

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

"AVÉ" L'ACCENT ET LE SOURIRE...

• Extrait de la lettre adressée, le 28.10.83, par M. Recouly à Michel Sadler, après les retrouvailles d'Eguilles.

15 OCTOBRE 1983, date historique. Quelle belle, merveilleuse et inoubliable journée ! Je me plais aujourd'hui à la revivre avec vous...

J'ai vu, en arrivant à Eguilles, se présenter un à un vos anciens camarades, c'est-à-dire mes anciens élèves.

Ils s'avançaient vers moi, le visage illuminé (et vite reconnu), les uns la main largement tendue, d'autres m'embrassant avec chaleur, ou me tapant sur l'épaule avec une familiarité touchante.

Tout un chacun me remettait en mémoire un "mot", une attitude, une réflexion que j'avais oubliés et que nous commentions en songeant au passé...

... C'est un souvenir assez piquant que je ne résiste pas au plaisir de vous rapporter :

Un bon élève (il est devenu amiral), est au tableau. Il lui

est demandé de déterminer, pour une construction géométrique, la position d'un point S répondant à certaines données.

La construction s'élabore de bonne façon, et je l'entends me dire :

"Alors, avé le compas, je trace un cercle qui coupe la droite D au point S cherché".

"Eh bien, mon ami, votre démonstration est excellente, mais je vous annonce que vous aurez une demi-consigne, et avé le sourire".

Nous sommes devenus bons amis...

... C'est l'esprit et le cœur en fête que je vous adresse mes plus chaleureux remerciements pour m'avoir invité à ces splendides retrouvailles.

En revivant, dans mon fauteuil de "vieux Monsieur", ce jour de grande félicité, ma vieillesse cessera d'être "grisaille" pour devenir ensoleillée...



PHILOSOPHES ...FILLES 1927

Laveran avant Laveran chez Aumale avant Aumale, quand le lycée de garçons comptait une classe mixte de philosophie à laquelle Stanislas Devaux dispensait les fleurs de son érudition. Le cliché ci-dessus a été pris en juin 1927, à quelques jours des épreuves du baccalauréat. Afin de garantir une vertueuse ségrégation, la récréation des jeunes filles avait pour cadre la terrasse surplombant la cour dans laquelle se récréaient les garçons. Sur cette photographie, figurent (de gauche à droite) en haut, Argente Velutini, Yvonne Arexy, Luce Balzaretto, Madeleine Jacques, Simone Le-maire, Jeanne Burgay, Madeleine Prudhomme (qui nous a communiqué cette photo), et, au dessous, Simone Vuillemet, Alice Bourget et Odette Said. En toile de fond, on aperçoit les frondaisons des acacias de la grande cour et la façade de l'internat, avec l'horloge qui égrenait les heures de notre studieuse jeunesse. L'avant-dernière citée devait revenir au lycée de garçons mais — cette fois — en qualité de professeur de sciences ; quant à Madeleine Prudhomme, elle deviendra professeur de musique au lycée de jeunes filles.

• LA CULTURE — dit l'adage célèbre — c'est ce qui reste quand on a tout oublié... Qui, alors, se souvient de cette phrase que — parmi tant d'autres — Paul Fargeix, professeur d'anglais, faisait apprendre par cœur à ses élèves : IN SPRING, THE LION SPRINGS, LIKE A SPRING, OVER THE SPRING...

EDITO

NOS RÉUNIONS annuelles d'octobre depuis l'automne 1983, nos repas à Paris et dans différentes régions de France (Saint-Malo, Vendôme, Strasbourg), nos voyages en Europe centrale, nos croisières en Méditerranée, sont de plus en plus appréciés. Aussi, avons-nous décidé d'organiser en plus — afin de multiplier les contacts déjà fréquents et étroits entre nous — un repas bimestriel, à l'échelon départemental ou régional, et qui s'ajouterait à toutes nos rencontres.

A titre d'exemple — pour faire démarrer cette formule — nous avons organisé, avec succès, un premier repas de 50 couverts, le 30 janvier, aux Régates de Toulon, repas qui n'a en rien gêné le calendrier puisque c'est à l'issue de cette réunion que toutes les dispositions furent adoptées et même peaufinées.

Sur cette lancée, le repas à l'hôtel Mercure, porte de Versailles à Paris, le 10 mars

dernier, a été suivi d'un repas au grand hôtel Aston de Nice, le 15 mars. Soixante-dix et 80 couverts décomptés à l'une et l'autre réunion, montrent qu'au moins 150 adhérents (une trentaine s'étant excusés), demeurent fidèles et assidus — Franciliens, gens de Loire et Méridionaux confondus. Il est donc — comme certains pourraient le craindre — hors de question de redouter une scission entre le Midi et le Nord.

J'invite donc nos amis résidant en d'autres secteurs géographiques à s'inspirer de l'exemple varois, en confiant à un volontaire le soin d'organiser, chez eux, des repas mensuels ou bimestriels. Ce jour-là, il appartiendra aux présents de déterminer si le lieu doit être variable, fixe ou itinérant.

Merci de me tenir informé de ces initiatives et de leurs résultats tangibles ; il me serait ainsi possible de renseigner tel ou tel de nos amis qui souhaite

• Suite page 2.

EDITORIAL

• Suite de la page 1.

participer à tel ou tel repas, sur simple coup de fil au 94.24.39.12, où qu'il se trouve.

Afin d'inciter nos adhérents à assister à l'assemblée générale 1991, un voyage en Alsace est prévu — du 11 au 16 octobre prochains — avec cette réunion statutaire le samedi 12 à 11 heures, hôtel des Vosges, 67530 Klingenthal. Soyez-y nombreux.

Un mot encore... Les retardataires (cotisation 1990) seront probablement rayés des listes de l'Association s'ils ne se mettent pas à jour avant les vacances d'été.

Nous pensons ce délai raisonnable, également, pour les cotisations 1991.

Le chèque de 80 F, libellé à l'ordre de LES ANCIENS DES LYCÉES DE CONSTANTINE, doit être expédié à notre trésorier Louis Cartoux, 190, avenue Marc-Sangnier, Port Issol, 83110 Sanary-sur-Mer.

Le fonctionnement et la santé de notre association dépendent de la bonne volonté que vous voudrez manifester — je n'en doute pas — en réglant votre cotisation sans tarder.

Michel SADELER.



ZÉPHYRIN BUSQUET

Provençal de Maillanes, contemporain et ami de Frédéric Mistral, le proviseur Zéphyrin Busquet — après avoir exercé quelques années comme censeur — fut proviseur du lycée de garçons de Constantine, de 1892 à 1910.

Administrateur avisé, psychologue forgé d'humanisme, éducateur sensible, il fut, au sens exact du terme, le proviseur de la Belle Epoque.

Tout en élevant le niveau des études — sans heurter les idées du moment — il sut assouplir le régime disciplinaire et changer les conditions de vie des élèves. Par une tentative hardie et personnelle, il devança d'un demi-siècle les méthodes d'éducation active et d'auto-discipline qui devaient bénéficier, plus tard, des appuis officiels.

Il organisa des sociétés de sports et de loisirs dirigés ; des lycéens " amis de l'arbre " entretenaient le jardin ; on apprit à danser pour participer aux bals de l'Association des anciens élèves animée par le D^r Noël Martin, et l'orchestre du lycée assura l'éclat de la Saint-Charlemagne. Il y eut même des sorties au Khroubs — dans les jardins de la propriété de M. Gueit, président du conseil d'administration du lycée — où l'on se rendit en train spécial.

C'est le proviseur Zéphyrin Busquet qui, en 1903, eut l'honneur d'accueillir le Président de la République Emile Loubet, à l'occasion d'un grand banquet servi dans la cour de son établissement ; lui encore qui reçut le gouverneur général Jonnart, en 1908, pour le cinquantenaire du déjà vieux " bahut ", et la pose de la première pierre du futur " petit lycée ".



L'AUTRE JOUR, mettant de l'ordre dans ma bibliothèque, je fus soudain assailli par le souvenir d'une certaine petite brochure — don de son auteur à moi-même quand j'étais enfant — précieuse relique à laquelle, depuis pas mal de temps, je n'avais pas repensé. Il s'agit d'une conférence faite sur la doctrine sociale de l'Eglise, à Constantine, vers 1935 si je me souviens bien, par l'abbé Boley. Je la cherchai donc à la place que je croyais la sienne ; impossible de la retrouver là ni ailleurs ; peut-être a-t-elle disparu au cours d'un de mes derniers déménagements. Mais, à cette recherche infructueuse, je dois d'avoir été " visité " quelques instants par l'image de celui qui fut, de 1930 à 1945, " aumônier catholique " du lycée de garçons. Ne mérite-t-il pas que notre journal consacre quelques lignes à sa mémoire ?

Qui, dans ces années-là, n'a pas vu passer, au moins fugitivement, dans les galeries du lycée, ce prêtre distingué, à la silhouette frêle, au visage émacié, que sa soutane noire rendait encore plus sévère d'aspect ? Sévère pourtant, l'abbé Boley ne l'était pas. Tous ceux qui l'ont approché peuvent en témoigner. Sans avoir la jovialité qui passe pour caractéristique de son pays d'origine, la Bourgogne, il était profondément affable, accommodant, doux, parce qu'il était profondément bon, d'une bonté naturelle mais nourrie aux racines de sa foi, et qui s'alliait en lui à un non moins grande modestie.

Il faisait preuve d'une indulgence angélique à l'égard des gamineries, pas toujours de bon goût, de ses " petits élèves ". Nous soupçonnions certes, mais sans vraiment la comprendre,



SIXIÈME A1 (1929-30). De gauche à droite et de haut en bas : Marcel Draï, Maurice Fama, Marcel Raiton, André Melki, Paul Bastianesi, Roger Biesse, Henri Desaix, Jean Villa, Youcef Bedjaoui, Poty, Georges Charlois, Yves Samuel, Maurice Cervetti, Georges Thomas, Simon Kalifa, François Siméoni, Maurice Eyme, Paul Lovichi, Georges Courtois, Douchane Vicrey, Yves Paquier, Georges Barkatz, Allaoua

UNE PERSONNALITÉ CONS

l'intensité de sa vie spirituelle. N. lors même qu'il s'arrêtait sur no infimes personnages, allait bi sensibles, étant comme tourné ve

Son enseignement, original et le savent bien tous ceux d'entre Terminale, ont suivi ses cours d' en quatre niveaux (élémentaire, n. Tout en sachant se mettre à notre mystères de la foi, il faisait éclat catéchismes traditionnels.

Conscient d'avoir à nous pr responsabilités de chrétiens, il n' pour nous difficiles, comme le " l réponse de l'Eglise en ce doma matière et sa compétence res s'exprimer publiquement là-de qu'aujourd'hui j'aimerais tant reli

Au fil de ces années, des relat l'abbé Boley et moi. Grande fut choisir, au sortir du lycée, la voi celle de la philosophie qu'il me cessai pas de le tenir au courar consulter pendant les vacances c tine.

Ce Bourguignon avait choisi d Augustin. Il avait même fait cons

PAR LES T
RENT, quan
gnants, ép
rents, se r
miades pou
classes de
chargées",
manque pas
premier trim

Nous étions
mi-chemin e
courtes de
pantalons" g
cence, et, dan
quatrième, m
tions 93.

Pour faire
quasi-centur
avait dû re
salle la plus
blissement p
une salle ha
servée à l'é
au premier
escaliers mo
toires, non k
faisait semb
Plazy, le po
truant Jujube

En encorbe
des murs v
fraichis, s'ac
siers vétuste
ment repeint
sionnaires et
lés entassa
ment leurs



SIXIÈME A1 (1929-30). De gauche à droite et de haut en bas : Marcel Draï, Maurice Fama, Marcel Raiton, André Melki, Paul Bastianesi, Roger Biesse, Henri Desaix, Jean Villa, Youcef Bedjaoui, Poty, Georges Charlois, Yves Samuel, Maurice Cervetti, Georges Thomas, Simon Kalifa, François Siméoni, Maurice Eyme, Paul Lovichi, Georges Courtois, Douchane Vicrey, Yves Paquier, Georges Barkatz, Allaoua

Boussaa, Louis Rochette, Henri Nakache, Marcel Gauci, Idoux, Person, Fernand Barraut, Robert Barruel, Marcel Adida, René Fouque, Ahmed Bencharif, Adda, Georges Gratecos, M. Hadad professeur de mathématiques, Désiré Toubiana, Jacques Wenger, André Riban, Pierre Maniquaire, Maurice Arboré, Bernard Sportisse, Eugène Momy, Hours-Chambon, Letihet. (Photo communiquée par Roger Biesse).

UNE PERSONNALITÉ CONSTANTINOISE : L'ABBÉ BOLEY

de l'ordre dans ma bibliothèque, je le souvenir d'une certaine petite auteur à moi-même quand j'étais à laquelle, depuis pas mal de temps, s'agit d'une conférence faite sur la Boley. Je la cherchai donc à la place impossible de la retrouver là ni disparu au cours d'un de mes Mais, à cette recherche infructueuse, quelques instants par l'image de 45, "aumônier catholique" du lycée il pas que notre journal consacre

là, n'a pas vu passer, au moins riques du lycée, ce prêtre distingué, à la émâcié, que sa soutane noire rendait et ? Sévère pourtant, l'abbé Boley ne ont approché peuvent en témoigner. asse pour caractéristique de son pays était profondément affable, accom- était profondément bon, d'une bonté racines de sa foi, et qui s'alliait en lui modestie.

indulgence angélique à l'égard des le bon goût, de ses "petits élèves". mais sans vraiment la comprendre,

l'intensité de sa vie spirituelle. Nous sentions que son regard, lors même qu'il s'arrêtait sur nos minuscules problèmes, nos infimes personnages, allait bien au-delà des apparences sensibles, étant comme tourné vers le dedans.

Son enseignement, original et riche, était d'une rare qualité : le savent bien tous ceux d'entre nous, qui, de la Sixième à la Terminale, ont suivi ses cours d'"instruction religieuse" étagés en quatre niveaux (élémentaire, moyen A, moyen B, supérieur). Tout en sachant se mettre à notre portée pour nous ouvrir aux mystères de la foi, il faisait éclater les formules convenues des catéchismes traditionnels.

Conscient d'avoir à nous préparer à l'exercice de nos responsabilités de chrétiens, il n'hésitait pas à traiter de sujets pour nous difficiles, comme le "libéralisme économique" et la réponse de l'Eglise en ce domaine. Sa réflexion neuve en la matière et sa compétence reconnue lui avaient valu de s'exprimer publiquement là-dessus dans cette conférence qu'aujourd'hui j'aimerais tant relire.

Au fil de ces années, des relations suivies se nouèrent entre l'abbé Boley et moi. Grande fut sa déception quand il me vit choisir, au sortir du lycée, la voie des "lettres pures", et non celle de la philosophie qu'il me conseillait. Pour autant, je ne cessai pas de le tenir au courant de mes études, de venir le consulter pendant les vacances qui me ramenaient à Constantine.

Ce Bourguignon avait choisi de se fixer sur la terre de saint Augustin. Il avait même fait construire, dans le bas de Bellevue,

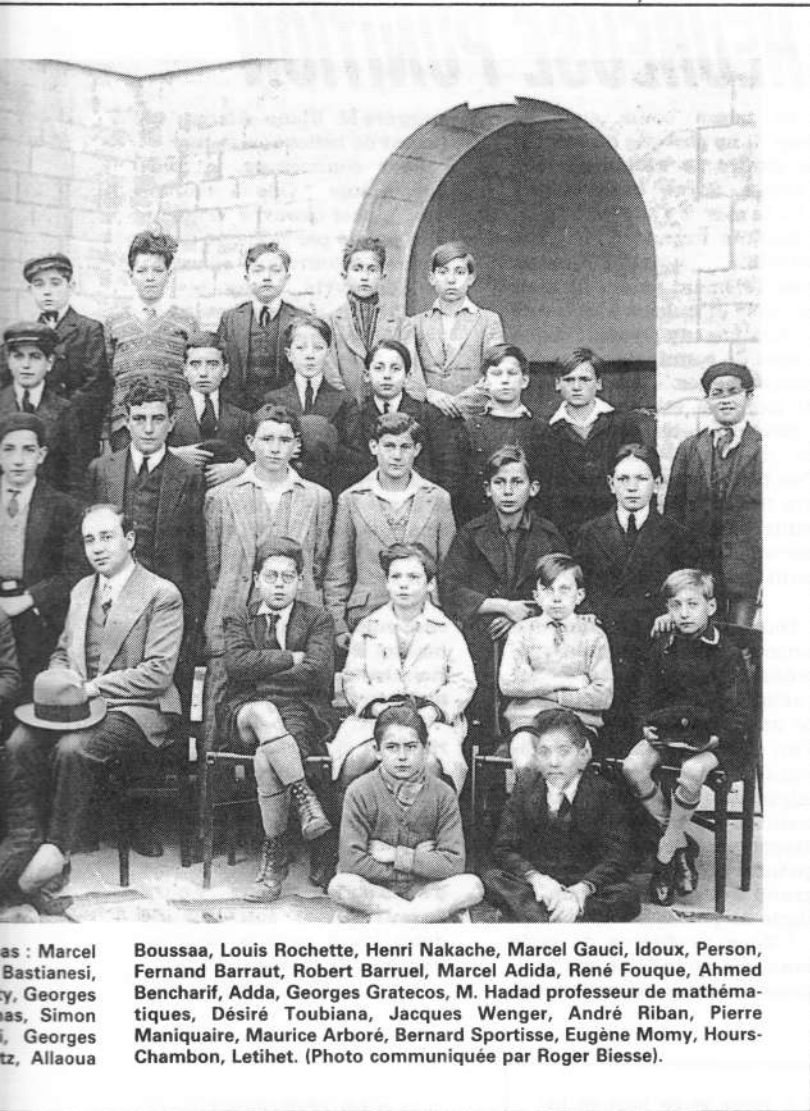
une petite villa agrémentée de cyprès au grand étonnement de ses voisins. Dans son bureau qui dominait la route de Constantine, d'heures enrichissantes j'ai passées, que d'horizons connus m'a ouverts sa conversation !

Hélas, son séjour à Constantine devait prendre rapidement et douloureusement qu'il ne l'avait prévu. Défaite de 40, il avait mis tout son enthousiasme au service de la "Révolution nationale". Moi qui, entre 40 et 42, poursuivais mes études à Paris et qui, ainsi, participais à un tour d'esprit — général en zone occupée — à chacune de nos entrevues des vacances, je ressentais un peu plus la distance de nos points de vue sur l'avenir de notre pays.

Le renversement politique de novembre 1942 entraîna l'abbé Boley, des tracasseries et difficultés de toute sorte, la seule issue, inévitable, fut son retour dans la Métropole que les circonstances le permirent. Je le perdis alors j'appris seulement par la suite qu'il s'était réinstallé dans sa province d'origine où il est mort quelques années plus tard.

Aujourd'hui, me tenaille un regret : celui de n'avoir pas essayé, après la tourmente, de renouer avec lui au moyen d'une correspondance. A l'heure où, pour moi, la "retraite" est une mesure mieux tout ce que je dois à ce saint homme, à l'âme d'élite, qui a mis sous mes yeux, dans mon existence, l'exemple rare d'une foi en recherche pour l'éclaircissement : fides quaerens intellectum, selon la formule de saint Augustin, le Père de l'Eglise, qui lui était cher entre tous.

René



as : Marcel Bastianesi, y, Georges as, Simon Georges tz, Allaoua

Boussaa, Louis Rochette, Henri Nakache, Marcel Gauci, Idoux, Person, Fernand Barraut, Robert Barruel, Marcel Adida, René Fouque, Ahmed Bencharif, Adda, Georges Gratecos, M. Hadad professeur de mathématiques, Désiré Toubiana, Jacques Wenger, André Riban, Pierre Maniquaire, Maurice Arboré, Bernard Sportisse, Eugène Momy, Hours-Chambon, Letihet. (Photo communiquée par Roger Biesse).

CONSTANTINOISE : L'ABBÉ BOLEY

spirituelle. Nous sentions que son regard, errait sur nos minuscules problèmes, nos es, allait bien au-delà des apparences me tourné vers le dedans.

t, original et riche, était d'une rare qualité : ceux d'entre nous, qui, de la Sixième à la es cours d'"instruction religieuse" étagés élémentaire, moyen A, moyen B, supérieur). mettre à notre portée pour nous ouvrir aux l faisait éclater les formules convenues des nnels.

r à nous préparer à l'exercice de nos hrétiens, il n'hésitait pas à traiter de sujets comme le "libéralisme économique" et la en ce domaine. Sa réflexion neuve en la pépente reconnue lui avaient valu de ement là-dessus dans cette conférence erais tant relire.

ées, des relations suivies se nouèrent entre Grande fut sa déception quand il me vit lycée, la voie des "lettres pures", et non hie qu'il me conseillait. Pour autant, je ne nir au courant de mes études, de venir le es vacances qui me ramenaient à Constan-

avait choisi de se fixer sur la terre de saint ème fait construire, dans le bas de Bellevue,

une petite villa agrémentée de cyprès au grand étonnement de ses voisins. Dans son bureau qui dominait la route de Sétif, que d'heures enrichissantes j'ai passées, que d'horizons insoupçonnés m'a ouverts sa conversation !

Hélas, son séjour à Constantine devait prendre fin plus rapidement et douloureusement qu'il ne l'avait prévu. Après la défaite de 40, il avait mis tout son enthousiasme au service de la "Révolution nationale". Moi qui, entre 40 et 42, poursuivais mes études à Paris et qui, ainsi, participais à un tout autre état d'esprit — général en zone occupée — à chacune de nos entrevues des vacances, je ressentais un peu plus la divergence de nos points de vue sur l'avenir de notre pays.

Le renversement politique de novembre 1942 entraîna, pour l'abbé Boley, des tracasseries et difficultés de toute sorte, dont la seule issue, inévitable, fut son retour dans la Métropole dès que les circonstances le permirent. Je le perdis alors de vue ; j'appris seulement par la suite qu'il s'était réinstallé dans sa province d'origine où il est mort quelques années plus tard.

Aujourd'hui, me tenaille un regret : celui de n'avoir pas essayé, après la tourmente, de renouer avec lui au moins par correspondance. A l'heure où, pour moi, la "retraite" a sonné, je mesure mieux tout ce que je dois à ce saint homme, à cette âme d'élite, qui a mis sous mes yeux, dans mon jeune âge, l'exemple rare d'une foi en recherche pour éclairer l'intelligence : fides quaerens intellectum, selon la formule de l'évêque d'Hippone, le Père de l'Eglise, qui lui était cher entre tous.

René BRAUN

UNE FAMEUSE CLASSE SURCHARGÉE DE JADIS

PAR LES TEMPS QUI COURENT, quand certains enseignants, épaulés par des parents, se répandent en jérémiades pour s'indigner des classes de 35 élèves "surchargées", ma mémoire ne manque pas de remonter au premier trimestre 1934-35.

Nous étions en quatrième, à mi-chemin entre les culottes courtes de l'enfance et les pantalons "golf" de l'adolescence, et, dans cette classe de quatrième, nous nous comptions 93.

Pour faire cohabiter cette quasi-centurie scolaire, on avait dû réquisitionner la salle la plus vaste de l'établissement proche du Rhumel une salle habituellement réservée à l'étude surveillée : au premier étage, face aux escaliers montant des réfectoires, non loin du bureau où faisait semblant de sévir M. Plazy, le populaire et tonitruant Jujube.

En encorbellement, le long des murs un tantinet défraîchis, s'acrochaient des cahiers vétustes au bois tristement repeint de gris, où pensionnaires et externes surveillés entassaient, officiellement leurs livres et leurs

cahiers... officieusement, leurs trésors les plus sacrés et les plus secrets.

Les professeurs choisis pour enseigner notre pléthorique assistance — au lieu de recevoir cette foule de disciples dans leur sanctuaire personnel où trônait la chaire magistrale — étaient bien forcés de se déplacer pour dispenser leur savoir aux chères têtes blondes, brunes ou rousses (1).

On était installé à trois élèves par table, où — comme au Repas Ridicule de Boileau — chacun, malgré soi, l'un vers l'autre porté, faisant un quart à gauche, écrivait de côté...

Entassement inévitable, promiscuité souvent complice à l'heure des bavardages et des compositions, corps à corps fraternel — ethnies, religiosités et standings tous confondus — qui engendrait le coude à coude et le cœur à cœur.

En dépit de ce surabondant auditoire et nonobstant ce cheptel collégial dont le simple brouhaha collectif pouvait prendre l'ampleur d'un grondement de tonnerre, la gent professorale accomplissait sa tâche avec autorité, science, talent, humour et dévouement.

Ainsi, pendant tout cet ultime trimestre (2) du finissant an de grâce 1934, chaque jour, à chaque nouvelle heure de cours — dimanche et jeudi excepté — notre professeur principal, Robert Aubertie (là ! là ! c'était là !) distribuait à chacun — extraits de son proéminent cartable — 10 à 12 feuillets de morphologie, de syntaxe, d'étymologie ou de vocabulaire, qui empestaient l'essence de nettoyage et maculaient nos mains d'encre grasse... soit 930 à 1116 feuilles qu'il avait dactylographiées et ronéotypées, tard dans la soirée...

Et à ses frais.

1. Exception qui confirmait la règle, M. Mirada (psst ! là-bas, silence !) continuait à recevoir, dans l'amphithéâtre de dessin, en séances séparées, les deux inégaux moitiés de 93 reproducteurs — au fusain — de plaques moulées dans la statuare antique.

2. Dès la rentrée de janvier 1935, les 93 se trouvèrent scindés en deux groupes, sans qu'il ait été nécessaire aux parents de brandir des pancartes revendicatives et de défilier ostensiblement dans les rues de la ville. Il est vrai, qu'à l'époque, la télévision n'était encore entrée ni dans les foyers ni dans les mœurs.

SOUVENIR D'UNE HEUREUSE PUNITION

AU DÉBUT de l'année scolaire 1938-39, renouant avec le lycée de garçons de Constantine — via Bône où j'avais passé trois ans — j'entrais en 1^{re} A'. J'avais de bonnes raisons : outre la joie de retrouver d'excellents camarades, je voulais entendre comment sonnerait mon violoncelle dans cette classe de musique dont on m'avait vanté les qualités secrètes et récréatives ; je désirais, en outre, rencontrer un condisciple, Jacques Béranger, jeune pianiste avec lequel il me serait possible de créer une équipe musicale.

Revêtu de l'uniforme des pensionnaires et de la blouse noire règlementaire, j'étudiais quelques matières "agrées", surtout pour ne pas chagriner mes professeurs bien-aimés : elles se résumaient — pour moi — à la poésie, au français-latin (M. Césari), à l'allemand où je chantais beaucoup ("Prosit", M. Hartz !) et à l'Histoire, sous la férule indulgente de M. Paul Martin, homme tout à fait charmant et qu'il ne fallait pas décevoir ; je tiens, de lui, une grande leçon : "Pour vivre heureux, vivons caché"... Que n'ai-je suivi cette leçon au lycée, et — plus tard — dans mon existence !

Ayant trouvé le moyen d'ouvrir la salle de musique grâce à une clef de fontaine agricole prêtée par l'ami Maurice Boujol, j'y recevais mes camarades comme chez moi, surtout pendant les heures de récréations. Une "société secrète" s'était même constituée.

Un jour de réunion "statutaire et consultative", sollicité par l'assemblée, je dus improviser quelques thèmes fortement rythmés, du genre "fandango ibérique et mauresque", imitant guitares, derboukas et autres tam-tam. Entraînée par le mouvement, la compagnie dansait, claquait des mains, battait des pieds et chantait (faux) le plus bruyamment possible.

les bahuts du rhumel

- Michel Sadeler
Le Chenonceaux III
boulevard de Paris
83200 Toulon
Tél. 94.24.39.12
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg-Saint-Maurice
Tél. 79.07.29.31 et 86.92.60.70

Nous ignorions — hélas ! — que ce bruit avait attiré la jeunesse de la rue hébraïque voisine. A notre insu, une foule joyeuse y chantait et y dansait, au son de nos éclats.

Ces éclats parvinrent aux oreilles de M. Blanc, notre proviseur, qui, jaloux de ses prérogatives, n'admettait la musique qu'au sein de son établissement. Saisi en pleine action, je fus conduit, par l'oreille, de toute urgence, chez notre chef respecté qui me demanda des explications.

Cela ne se passa pas trop mal, au début, mais j'eus le tort d'invoquer un hommage rendu aux muses de la musique classique...

M. Blanc était un humoriste secret et — je le pense sincèrement — un danseur distingué. Stupéfait, je le vis se dresser, lever les bras, claquer des doigts et s'écrier, en s'agitant : "Non, monsieur ! Zim zim zim, cela n'est pas de la musique classique !".

"Boum ! Boum !" concluais-je en sourdine, absolument enthousiasmé par cette exhibition.

Ce boum boum était de trop. Il ne plut pas du tout, et la foudre se déchaina, telle l'orage d'une béthovienne sixième symphonie... "Aucune excuse n'était admissible... notre collusion avec l'élément extérieur était prouvée et nuisait à la bonne réputation du lycée... nous étions de connivence avec les énergumènes... il fallait faire un exemple, etc, etc..."

Seul responsable de la salle de musique — les copains s'en tirant à bon compte — je fus donc puni : l'exploit me valut d'être privé des deux jours de vacances de la Toussaint.

Durant cette douloureuse période, seul pensionnaire présent, logé, nourri — en quelque sorte, propriétaire de mon lycée — je m'armai d'un courage spartiate et révolutionnaire. Comme Montaigne en sa librairie, je commençais par me faire particulièrement la cour et, bien qu'incarcéré, je revêtais mon grand uniforme de sortie, en signe de protestation.

"Vous profiterez de cette consigne pour faire vos révisions", avait aimablement

suggéré M. Blanc. Ah oui ! ce furent de belles révisions !

Pour commencer, je composais une "Ode à l'injustice", chef-d'œuvre vengeur non publié par manque d'éditeur et aujourd'hui disparu ; je découvris, dans la bibliothèque, un réjouissant livre d'Huysmans "A rebours" — édifiante lecture, enrichissement littéraire s'il en fut — et je me régalais des aventures du vicomte des Esseintes ; la salle de musique à moi ouverte sans limite, j'appris par cœur, en deux jours, une longue "Suite pour violoncelle-seul" de Jean-Sébastien Bach.

Ensuite, ayant ému notre chef-cuisinier par la déclamation de "Ma bohème" de Rimbaud, je fus régalé des meilleurs plats et desserts.

Enfin, sous l'œil souriant — et parfois absent — de M. Orsini notre concierge, je reçus la longue visite d'une amie de passage, consolatrice dévouée.

De cette punition, je conserve — je vous l'assure — le souvenir de deux jours parmi les plus heureux de mon existence.

Gaston FIORINI

PHILOSOPHIE (1946-47). De gauche à droite et de haut en bas : Micheline Guedj, Geneviève Mineur, Renée Monnot, Yvonne Sardoux, Paule Desjardin, Colette Fourquié, Alix Crépin, Suzanne Virassamy, Micheline Boesser, Olga Attali, Joséphe Attal, Laure Assoun, Betty Brancher, Jacqueline Pujol, Denise Michel, Victoire Virassamy, Janine Aubrun, Claudine Damville, Nadia Ferrier, Colette Perfettini, Eliane Bobillon, Odille Schwartz, Janine Cornet, Huguette Di Meglio, Ernest Schlegel, Suzanne Cervo, Angèle Biscambiglia, Yvette Oliva, Christiane Ros, Huguette Nakache, Colette Chemama, Odette Ballet, Pierrette Baroni. Photographie prise le 15 février 1947, et communiquée par Odile Lejeune.



o o o La photographie de nos professeurs parue en pages centrales du N° 1, date de 1942 nous précède notre camarade Benos.